

Harry Bernard, dans *Juana, mon aimée* (1) s'en est tenu à saisir et à comprendre ce qui diffère des apparences et de la réalité des êtres ; c'est une étape prudente dans l'investigation romanesque plus poussée de la complexité de l'individu. Le personnage central, Raymond Chatel, se comporte conformément aux lois psychologiques de l'approche

---

(1) Harry Bernard : *Juana, mon aimée* ; *op. cit.*, réédition (du texte de 1931) ; Montréal ; Granger frères ; 1946 ; 212 p.

amoureuse, mais passera à côté du bonheur (2) par la faute d'un malentendu. Cet échec est imputable à « son tempérament, à son caractère » comme à l'idée qu'il se fait de Juana et de l'amour. Quand il est arrivé, pour restaurer sa santé, dans un coin perdu de la Saskatchewan (à neuf milles du village le plus proche de la contrée de Saskatoon), ayant abandonné son métier de journaliste, il fut en proie à la grande « détresse » qu'engendrent « le sentiment de la vie gâchée » et celui d'entamer alors « une existence de déclassé » (3). Il avait trente-quatre ans et ne « connaissait rien de la campagne » (4). Le premier hiver, il eut « toutes les peines du monde à ne pas sécher d'ennui », se faisant l'effet d'être « un homme enterré vivant, à six pieds sous terre » (5).

En ces dispositions, Juana, cavalière intrépide de la Prairie, qui surgit un jour devant lui « riieuse et grave » ne pouvait lui apparaître autrement que comme la « petite fée de la Prairie », la « déesse de la moisson », la « reine de son rêve inachevé » (6). Au départ, c'est à ses yeux « la plus merveilleuse créature qu'il eût encore vue » et il la trouve « sûre d'elle ». Voilà de quoi piquer sa curiosité et nourrir son imagination.

« Ou ma gentille écuyère venait du bout du monde, ou elle habitait un établissement dont nous ignorions l'existence. Je penchai pour la première hypothèse, plus vraisemblable » (7).

A partir de ce moment, même s'il fait vite connaissance avec elle, l'image de Juana reste celle, énigmatique, du premier jour. Chatel interprète l'inquiétude légitime de Juana qui le croit marié, en tristesse ineffable et s' imagine que la part d'inconnu qu'elle ne lui a pas encore livré est

une énigme (8). Elle le present lorsqu, mi-souriante, elle lui demande :

« Ne vous êtes-vous jamais buté contre un point d'interrogation ? »

L'amour qui les pousse l'un vers l'autre ne les unira pourtant pas, parce que Raymond Chatel ne cherche pas à éclaircir les réticences de Juana ni à savoir pourquoi elle se reprenait « tout de suite » avec une timidité frisant la rudesse », alors qu'elle venait d'oser l'aveu « qu'il ne lui avait pas même suggéré ». Apparence trompeuse qui l'incline à penser que « les femmes, dans leur psychologie particulière, ne regrettent pas tant le don d'elles-mêmes que de paraître s'offrir » (9). Mais en réalité, Juana ne le croit pas libre et hésite à l'aimer. Il n'est qu' « à moitié heureux », sans vouloir pousser au-delà des apparences la connaissance de Juana. Lui, si heureux de la retrouver, chaque fois se dit « qu'il y avait autour d'elle des choses » qu'il ne comprenait pas, désobligeamment intrigué par sa « retenue subite et totale ». Il en arrive au point de ne désirer « pas tant ses caresses que de connaître les motifs qui la poussaient à l'en priver ». Pas une seule fois, il ne tente d'élucider pourquoi elle lui répète qu'elle l'aime de tout son cœur mais « qu'elle n'en a pas le droit » (10) ou qu'elle est la plus malheureuse des femmes par sa faute à lui. Lui qui, lui avait-elle avoué, fut son prince charmant, ne communique pas intimement avec Juana « sensible et naïve et vibrante en face de la vie », pour deviner son tourment et d'un mot l'apaiser en la rassurant ; il ne sait pas vraiment aimer ; d'où une souffrance d'amour longue à cicatriser. Il n'a pas compris que l'erreur de bonne foi que commettait Juana à son sujet était aussi amour puisque scrupule de celui-ci ; à vouloir dissocier cette erreur du cœur et de la tendresse, il s'est égaré un peu plus sur la nature et l'origine du sentiment transformant celui-ci en obstacle infranchissable.

(2) *Ibidem* ; page 210 : « Nous avons passé à côté du bonheur, tous les deux. Je vous dis adieu... adieu. Je ne veux plus vous revoir (...) Mais je ne vous oublierai jamais ».

(3) *Ibidem*, page 21.

(4) *Ibidem*, page 23.

(5) *Ibidem*, pages 45 et 46.

(6) *Ibidem*, page 53.

(7) *Ibidem*, page 60.

(8) *Ibidem*, page 116 : « Elle gardait toujours sa réserve énigmatique ».

(9) *Ibidem*, pages 118 et 119.

(10) *Ibidem*, pages 131 et 132.

Aberration au travers de la personne de Chatel et au-delà de lui, des hommes qui aiment aveuglément, sans le secours de certaines intuitions fulgurantes de l'amour. Singularité humaine qui peut résonner tragiquement dans la vie quotidienne que rythment les saisons et leurs travaux. On le sent bien dans le roman d'Harry Bernard, dont les structures narratives, en faisant alterner descriptions et récits enchâssent l'épisode amoureux de Chatel au sein de la grande nature de l'Ouest canadien, dans la trame des mœurs pionnières des colons de là-bas, à l'intérieur de la taciturne famille des Lebeau où chacun observe et connaît d'autant mieux les autres qu'il ne leur parle pas... Les « gophers » peuvent bien traverser, « le chemin à tout propos, jusque dans les pattes des chevaux », (11), leurs allées et venues ne troublent en rien le « silence cru, glacial » qui pèse sur cette nature immense. Comme s'il « n'y avait pas de moustiques dans l'air, ni de criquets sous les roches, ni de grenouilles au bord du lac (...) Un silence si étendu, si envoûtant, si inconcevable, qu'il en paraissait irréel » (12).

Le temps romanesque ne se déroule pas harmonieusement ; il est tantôt suspendu en ces moments où la nature domine l'homme, tantôt anarchiquement accéléré lorsque Chatel éprouvant peu ou prou sa liberté, se jette vers Juana, mais l'aime mal :

« Je (...) me retrouvais (...) cette aptitude douloureuse, qui m'avait tant fait souffrir jadis, à m'empêtrer d'une femme comme si elle était la première et la dernière que je dusse aimer (...). J'avais beau me répéter que j'étais sot, que le mirage s'évanouirait, que de nouveau j'aurais à souffrir, je me nourrissais de ma chimère (...). O sublimes emportements de la jeunesse éternelle » (13)

(11) *Ibidem*, page 18 ; A propos des « gophers », Harry Bernard (p. 39) explique : « Mgr Taché donne au gopher le nom de marmotte d'Amérique. Le romancier français, Constantin-Weyer l'appelle marmotte-gopher et marmotte tigrée. Je ne suis pas en mesure de clore le débat, mais aucun de ces termes ne me paraît traduire justement le mot anglais, le seul, d'ailleurs, qui soit d'usage courant dans l'Ouest canadien ».

(12) *Ibidem*, page 20.

(13) *Ibidem*, pages 121 et 122.

A dernière vue, on comprend pourquoi l'amour de Raymond Chatel qui ne s'est pas réalisé n'apparaît que comme un épisode sentimental ; non pas comme une crise amoureuse propice à dénuder entièrement son être. Ni lui ni Juana n'auront atteint à la plénitude d'exister qui caractérise l'amour partagé. Le lecteur en éprouvant cette dissonance thématique, découvre l'absence de nécessité interne des personnages demeurés au stade des apparences de leur être.